Without a Word
Chapitre bonus

Lina

Nous nous marions au St. Regis.

La salle du Cotillion se trouve au cinquième étage. Quinze lustres en verre de Murano sont suspendus à un plafond plus haut que certaines maisons entières, le sol en marbre renvoie l'écho de chaque pas et, côté ouest, une façade vitrée donne directement sur la 55e Rue. En fin d'après-midi, la lumière tombe de telle sorte qu'elle glisse sur le marbre comme de l'eau.

J'aurais choisi le Mansion. Le salon, le mur mis à nu, le sol froid sur lequel tout a recommencé entre nous. Je l'ai dit à Nicholas et, pendant un instant, il n'a rien répondu — il se tait ainsi lorsqu'une phrase compte pour lui. Puis il a dit : C'est là que nous vivons. C'est là que nous rentrons le soir. Il ne voulait pas se marier dans notre salon, mais dans un lieu que nous quitterions le soir pour rentrer chez nous. Je ne l'ai pas contredit. J'ai seulement remarqué qu'un

an plus tôt, je n'aurais pas encore perçu cette différence.

Et pourtant, le mur est présent, à sa manière. Chez nous, dans le salon, nous l'avons laissé tel quel — mis à nu, avec ses vieilles briques apparentes et ses traînées couleur rouille. Avant-hier, une tante de Nicholas nous a demandé si nous ne voulions vraiment pas le faire enduire, maintenant que nous recevons de nouveau. Nicholas a répondu non. Il restera comme il est. Il faut que l'on voie ce qu'il y avait dessous, et que cela tient.

Nous vivons au Mansion depuis le printemps. Cette maison, qui n'était autrefois qu'un investissement et que Nicholas a failli vendre, est le premier endroit depuis des années où je me sens chez moi — et non un lieu où j'attends que la vie commence ailleurs. C'est la première maison qui donne l'impression d'avoir été pensée par deux personnes, et non par une seule.

La bague est désormais à ma taille. Nous l'avons fait resserrer à l'automne, un mardi après-midi, entre deux rendez-vous, sans cérémonie. J'aime que cela ait été si peu spectaculaire. Les grandes choses, nous les avons vécues dans le fracas ; les petites peuvent rester

discrètes.

Ma mère est assise au premier rang et elle a pleuré avant même que quoi que ce soit commence. Puis elle s'est ressaisie et m'a demandé dans un murmure, par-dessus les rangées de chaises, si j'avais vraiment mangé aujourd'hui. Pragmatique comme toujours. C'est sa façon de supporter tout cela sans perdre complètement la tête.

Les frères sont assis les uns à côté des autres, ce qui est suffisamment rare pour être souligné. Michael a apporté deux versions de son discours, une sérieuse et une autre dont il menace de se servir si la première est trop courte. Liam a joué les porteurs d'alliance et a brièvement fait semblant de l'avoir perdue — ce qui n'a amusé personne d'autre que lui. Depuis la mort de James, cette famille n'a jamais été complète, et elle ne le sera plus jamais. Mais aujourd'hui, ils sont là tous les quatre, assis à rire, et c'est ce qui se rapproche le plus d'une famille complète depuis que je les connais.

Aujourd'hui, Nicholas porte les boutons de manchette de son père. Pour la première fois depuis mon retour. Je l'ai remarqué lorsqu'il est entré et, pendant un instant, j'ai senti mon cœur

s'alourdir, car je sais ce que ce petit morceau de métal a représenté pour lui durant des années : non pas un bijou, mais une prise à laquelle se raccrocher lorsque quelque chose se détraquait en lui. Mais il ne les tourne pas entre ses doigts. Pas une seule fois de toute la journée. Ce ne sont plus qu'un héritage. Plus une cachette.

Nicholas a écrit lui-même ses vœux. Lui qui, pendant des années, a évalué les risques de chaque phrase avant de la prononcer se tient maintenant devant tous ces gens et dit : — J'ai longtemps cru devoir te protéger. Aujourd'hui, je te promets quelque chose de plus difficile. Je te promets de te dire la vérité, même si elle me montre sous un mauvais jour. Et je te promets de te laisser décider, même lorsque je pense savoir mieux que toi. Je n'ai rien d'autre à t'offrir. Il m'a fallu sept ans pour en arriver là.

J'entends ma mère retenir doucement son souffle au premier rang. Après cela, j'arrive à peine à prononcer mes propres vœux.

Lorsque l'officier d'état civil pose la question, je regarde Nicholas et je dis oui sans, cette fois, me livrer au moindre calcul. Aucun risque, aucun filet de sécurité, aucune deuxième porte que je laisse ouverte. Seulement ce mot et,

dessous, un sol ferme.

·♥·♥·♥·♥·♥·

Plus tard, pendant le repas, mon regard parcourt la salle et s'arrête sur Ben.

Ben se tient à l'écart, comme toujours, un verre à la main qu'il ne vide pas de toute la soirée. C'est le frère qui maintient tout ensemble sans jamais élever la voix ; celui qui, lors des funérailles de James, a organisé les discours tandis que les trois autres tenaient à peine debout. Aujourd'hui, il a endossé le rôle de témoin, sobre et laconique, avec exactement deux phrases qui ont fait rire toute la salle et failli faire pleurer Nicholas.

À côté de lui se tient une femme que j'ai croisée lors de quelques repas de famille. Chloe. La plus vieille amie de Ben, depuis le collège. À l'époque, elle ne fréquentait son école hors de prix que grâce à une bourse. Et, si j'ai bien compris, elle est la seule personne de toute sa vie à ne lui avoir jamais donné l'impression que le nom Astor valait quoi que ce soit. Avec elle, il est simplement Ben.

J'ai un jour surpris le récit de leur rencontre. Enfant, Chloe avait forcé la serrure de la terrasse

sur le toit de l'école parce qu'elle voulait aller quelque part où personne ne lui poserait de questions sur son père — qui nettoyait les couloirs de l'établissement. Ben l'avait suivie là-haut. Ils étaient restés assis sur le toit, le garçon le plus riche de l'école et la fille sur laquelle tout le monde chuchotait. Et depuis, à en croire Nicholas, il était devenu presque impossible de les séparer. C'était il y a la moitié d'une vie.

Ils rient en ce moment de quelque chose qu'eux seuls comprennent — un mot-clé, une demi-phrase, et tous deux se plient en deux comme s'ils avaient de nouveau quinze ans. Toute l'attitude de Ben change quand elle parle. À peine. Ses épaules s'abaissent d'un rien, son verre est oublié. Depuis des années, la moitié de la famille affirme qu'ils finiront ensemble. Chaque fois, Ben élude la question en riant. Chloe aussi. Qui ne le ferait pas ?

Il y a un an, je n'y aurais rien vu de particulier. Aujourd'hui, mon regard a changé parce que j'ai traversé exactement la même chose. Je vois la façon dont Ben la regarde quand elle ne le regarde pas. Je le vois prendre cette expression typiquement Astor — celle de quelqu'un qui résout les problèmes à coups d'argent — au

moment même où elle mentionne en passant quelque chose : un contrat qui est tombé à l'eau, des difficultés financières. Il cesse de sourire et commence à calculer comment il pourrait la débarrasser de ce problème, qu'elle le lui ait demandé ou non.

Et je vois Chloe l'en empêcher. Elle change de sujet avec légèreté, presque imperceptiblement, comme on ferme une porte sans la faire claquer. Elle n'a jamais rien accepté de personne, ai-je entendu dire par les autres — ni emploi, ni argent, ni raccourci, et surtout pas de lui. C'est le seul sujet sur lequel ils se disputent, et c'est toujours la même querelle : il veut lui aplanir le chemin, et elle veut l'emprunter par ses propres moyens, même s'il est cahoteux.

Je connais cette expression. J'ai vécu avec un homme qui avait exactement la même. Qui croyait que protéger quelqu'un revenait à l'aimer et qui a failli tout perdre parce qu'il a compris la différence trop tard.

Aujourd'hui, Ben se trouve exactement là où Nicholas se trouvait il y a un peu plus d'un an. Il ne le sait simplement pas encore. Il considère Chloe comme sa seule certitude — l'amie avec laquelle rien ne se complique jamais, parce qu'il

a décidé que cela ne devait pas arriver.

Il va enfouir cela, comme il le fait toujours. Lancer une plaisanterie, lever son verre, changer de sujet, exactement comme elle. Deux personnes qui, depuis l'école, ont conclu le même pacte : si nous ne mettons pas de nom dessus, nous n'aurons pas à prendre le risque de le perdre. Je connais ce pacte. J'ai vécu sept ans selon ses règles.

Chloe surprend mon regard et me sourit, franchement, sans savoir ce que je pense à cet instant d'elle et de l'homme à ses côtés. Je lui rends son sourire. Et je pense : pour vous, tout commence à peine. Vous ne le savez simplement pas encore, ni l'un ni l'autre.

Puis Nicholas pose par-derrière une main chaude sur ma nuque, comme si ce geste allait de soi, et je me détourne de Ben et Chloe pour me tourner vers mon mari. Pour aujourd'hui, je les laisse tranquilles. Leur histoire peut attendre demain.

La mienne recommence aujourd'hui depuis le début — avec cet homme, sur un sol qui, pour la première fois, ne se dérobe pas sous mes pieds. Il m'a fallu sept ans pour comprendre que rester n'est pas une faiblesse, mais le choix le plus

courageux. Je l'ai fait. Les yeux ouverts. Sur un sol ferme.